

Clara Romero, *L'intensité et son expression en français*, Ophrys, Paris, 2017, 280 p.

Six chapitres très riches, suivis d'une table des fiches (p. 243-249), un glossaire (p. 249-263), une table des illustrations (p. 268-269), un index des notions et des formes (p. 270-278) et finalement un index des noms propres (p. 279-280) font que ce livre constitue non seulement un panorama très large de l'intensité, mais aussi un « manuel » – le mot tombe à la page 241, dans la *Conclusion* (p. 237-242) – aisément consultable. En effet, le caractère didactique de cet ouvrage se reflète dans le soin que l'auteure apporte à ses définitions (le glossaire), mais aussi dans les introductions aux différents chapitres dans lesquelles Clara Romero<sup>1</sup> explique les différents classements, ou les différents cadres théoriques qu'elle adopte pour exposer les phénomènes d'intensité et leur expression. Ainsi, avant d'aborder *in extenso* les *figures et tropes exprimant l'intensité* (chapitre IV), elle nous explique de façon très claire ce qu'est une *figure* (« manière de dire » considérée comme marquée », p. 137), par rapport à un *trope* (figure « à caractère sémantique », *ibid.*). Il en va de même pour les *procédés interactionnels d'expression de l'intensité* (chapitre V), où elle revient brièvement sur les actes de langage (Austin). Les différents sous-chapitres sont illustrés par de nombreux tableaux récapitulatifs (35 au total) et par 13 figures. En fin de chapitre on trouve systématiquement une rubrique bibliographique intitulée *Pour approfondir*, tandis que la bibliographie finale ne comprend que les références principales et des volumes collectifs thématiques qui abordent des aspects plus ou moins généraux de l'intensité.

Comme nous l'avons signalé, le panorama de *l'expression de l'intensité*, ou devrait-on plutôt dire, comme l'auteure le fait dans sa conclusion, de *l'intensité de l'expression*, occupe six chapitres thématiques. Le premier chapitre (p. 13-70) examine *l'expression grammaticale de l'intensité*, souvent explicitée par des unités grammaticales indiquant la quantité des réalités physiques concrètes et des réalités abstraites ; CR précise néanmoins qu'il vaut mieux distinguer ce qui a une étendue dans l'espace et le temps (*extensité*<sup>\*2</sup>) par rapport à *l'intensité*<sup>\*3</sup> des entités qui n'ont pas d'étendue. Pour ce qui concerne les adverbes (*beaucoup, très*) et les adjectifs

<sup>1</sup> Désormais CR.

<sup>2</sup> Comme dans le livre de Clara Romero, nous marquons les termes qui se trouvent dans le glossaire final avec un astérisque, ceci afin d'illustrer le caractère très systématique et didactique de l'ouvrage.

<sup>3</sup> Dans ce livre, le terme d'*intensité* regroupe une grande diversité de phénomènes, nous y reviendrons dans notre commentaire.

grammaticaux (*grand*), cette distinction marque la démarcation entre la quantité (*beaucoup d'hommes, très aimé*<sup>4</sup>, un *grand* parc) et le degré (*beaucoup de gentillesse, très gentil, une grande gentillesse*). Les deux se rejoignent, étant donné que les adverbes de quantité liés au temps et à l'espace (*partout, nulle part, toujours, jamais, souvent...*) peuvent tout aussi bien exprimer l'intensité que les adverbes traditionnellement considérés comme *adverbes d'intensité* (*très, beaucoup [de], si, tant [de], tellement [de], bien*). Parfois les deux phénomènes se recourent (*j'ai beaucoup souffert* = durée, itération et intensité de la souffrance ; cf. aussi l'ambiguïté de *très aimé, bien réfléchi*, notes 4 et 5). Pour ce qui concerne *bien*, c'est plutôt son aspect quantifieur qui exprime l'intensité avec le plus d'évidence (*une couverture bien chaude, il a bien de la chance, j'ai bien réfléchi*<sup>5</sup>). On peut distinguer un *mur tout blanc* (*la totalité du mur est blanc*), emploi extensif de *tout*, d'un emploi intensif (*tout content*), mais à notre avis, *tout blond*, extensif selon CR, est également intensif. Le panorama des adverbes d'intensification se termine avec des analyses très fines de *trop [de]* (*C'est trop beau !*). CR continue avec des adverbes d'intensification plus faibles (*assez [de], plutôt*), d'atténuation (*peu [de], un peu [de]*) et d'atténuation plus faible (*presque, à peine*). On constate par là qu'elle inclut l'atténuation dans son étude, ce qui nous paraît tout à fait justifiable tant le lien avec l'intensification nous paraît (intuitivement) évident. Le risque est néanmoins qu'en la considérant sous la forme de l'atténuation, on s'éloigne de l'intensité : où trouver de l'intensité/atténuation dans *être au bord des larmes* (p. 46) ? Ce qui nous paraît plus convaincant, c'est l'intensification de la négation par des éléments variés comme *pas du tout, absolument pas, aucun, nul*. On peut regretter que le sous-chapitre suivant soit assez succinct : seulement trois petites pages concernant les adjectifs grammaticaux (*grand, gros, bon, beau, plein, tout*). En outre, nous avons des doutes sur la valeur intensificatrice d'un *beau/bon kilo* (quantification approximative), *une belle laitue* (elle peut simplement être... *belle*). Cette valeur est plus patente dans *une bonne grippe* (= une grippe carabinée), *une bonne gifle*. Mais, on peut se demander si *grand vin, grande université* – et donc aussi *grand homme* ? – constituent des expressions de l'intensité. La réponse pourrait être positive, si l'on considère qu'il s'agit d'une quantification de traits internes (visée interne), comme le fait Marengo (2011<sup>6</sup>). Les affixes renforçants (*hyper-, super-, top* ; *-issime*, etc.) ou atténuants (le diminutif et ses aspects péjoratifs), le pluriel (*les grandes eaux*)

<sup>4</sup> On devrait alors interpréter *très aimé* comme 'aimé de beaucoup de personnes', mais une grande quantité d'amour nous semble possible aussi (quantification de qualité).

<sup>5</sup> Si l'on considère que c'est un synonyme de 'j'ai beaucoup réfléchi', or, ne pourrait-on pas l'interpréter également comme *réfléchir intensément* ?

<sup>6</sup> Marengo, Sébastien, *Les adjectifs jamais attributs. Syntaxe et sémantique des adjectifs constructeurs de la référence*, coll. « Champs linguistiques », De Boeck-Duculot, Bruxelles, 2011.

sont également étudiés avec force détails. Le chapitre sur l'expression grammaticale de l'intensité se termine par un aperçu des marqueurs discursifs (*même, même si, décidément, justement...*).

L'intensité peut également être exprimée par le lexique (Chapitre II, p. 71-102), que ce soit de façon analytique (*une chaleur étouffante*) ou synthétique (*une chaleur torride*). Toutes les parties du discours lexicales sont concernées : adverbes (*immensément* riche), adjectifs (richesse *immense*), noms, verbes. La même forme (*torride*) peut d'ailleurs être *intensifieuse*, lorsqu'elle qualifie un substantif gradable (*une chaleur torride*), ou constituer une *qualification intense* (*une après-midi torride*) lorsque le substantif n'est pas intensifiable en lui-même. Les formes intensifieuses peuvent l'être directement (*extrêmement* rapide), ou indirectement, lorsqu'elles intensifient et qualifient en même temps (*incroyablement* rapide). Adjectifs et adverbes présentent globalement les mêmes caractéristiques, comme le montrent les nombreuses correspondances (*amour fou, follement amoureux*) ; celles-ci ne sont néanmoins pas systématiques (*gentillesse rare, \*rarement gentil*). CR classe les adverbes selon leur type d'inférence (*comparative, consécutive, causale, énonciative*), mais préfère un classement par construction pour les adjectifs (*solide crétin, charme fou, être d'une précision redoutable*). Elle conclut par des syntagmes à valeur adverbiale (*crier à pleins poumons*), ou adjectivale (*une faim de loup*). Pour ce qui concerne les noms, on peut, de la même façon, distinguer des noms intensifieurs (*pinacle, apogée, comble*), comme dans *c'est le comble du ridicule* et des noms intenses (*panique, orgasme, délire*). Les noms quantifieurs, eux aussi peuvent porter une certaine intensité (*une nuée de serviteurs*). Finalement, CR passe aux verbes : *empester* est un verbe intense, puisqu'on peut le paraphraser par 'sentir très mauvais', mais il y a aussi des verbes intensifieurs (*culminer*). CR profite de l'occasion pour signaler et décrire brièvement deux courants linguistiques qui essaient de décrire systématiquement les constructions mentionnées : le lexique grammairal (Maurice Gross) et la théorie sens-texte (Igor Mel'čuk), ce qui témoigne encore de son approche didactique.

Comme elle « ratisse large », CR passe ensuite à *l'expression de l'intensité à l'aide de structures phrastiques* (chapitre III, p. 103-135), dont *l'exclamation*, décrite dans le détail (exclamation directe, indirecte, prosodie) ; la *focalisation* (clivage, pseudo-clivage, prosodie focalisante) et finalement les mots focalisants (ses *propres* parents, *avant tout, ne ... que*). Le chapitre IV, quant à lui, traite des *figures et tropes exprimant l'intensité* (p. 137-194). Parmi les *figures*, plus syntaxiques, on peut compter la *répétition* (et partout *des livres, des livres* ; j'ai *essayé, essayé* ; un *grand, grand* monsieur), la répétition de sens, ou *pléonasme* (*promis, juré*), *l'énumération* (*des pâtes le matin, des pâtes à midi, des pâtes le soir*), la *gradation* (Il y a trois sortes de

mensonges : *les mensonges, les sacrés mensonges et les statistiques* ; M. Twain), la *périphrase* (*le plus beau métier du monde* = sage-femme). Les tropes d'intensité sont par contre plus sémantiques : l'*euphémisme* (*c'est un peu embêtant* = très embêtant), la *litote* (*ça se laisse boire...*), l'*hyperbole* (*je meurs de soif* ; *tu as une haleine à faire pâlir un cure-dent*), les *tropes de comparaison* (*Paul est rouge comme une tomate*). La comparaison avec ses différentes structures fait d'ailleurs l'objet d'une analyse approfondie du point de vue sémantique mais aussi syntaxique. Ensuite, les tropes de contiguïté sont abordés : la *métonymie* (*Le surréalisme, c'est moi* [Dali]), la *conséquence* (*laid à faire peur*) et finalement, les *tropes d'implicite* (la question rhétorique, l'antiphrase, l'ironie, la fausse tautologie et le faux paradoxe).

On peut évidemment exprimer *l'intensité par des procédés interactionnels* (chapitre V, p. 197-220). CR commence par nous expliquer la norme en matière de politesse verbale et l'art difficile d'être poli (elle renvoie aux analyses de Kerbrat-Orecchioni), pour passer ensuite à l'impolitesse, aux injures et autres procédés qui donnent de l'intensité à nos propos, que ce soit du point de vue du locuteur (*Je suis certain* que ; *Je te remercie du fond du cœur* ; *Zut !*), de l'allocutaire (*Sachez que...* ; *T'es qu'un salaud* ; *Crétin !*), ou du point de vue du contenu propositionnel (*Apporte-moi un verre d'eau, sans renverser*).

Un très bref chapitre (chapitre VI, p. 221-235) décrit les procédés prosodiques, mimico-gestuels et scripturaux exprimant l'intensité, avec, évidemment, des illustrations (dessins ; caractères en **gras** ou de tailles différentes ; 🗣️👤👉👎, etc.).

Ce résumé ne reflète qu'imparfaitement le caractère véritablement encyclopédique et didactique de l'ouvrage. Pourrait-on dire que l'auteure embrasse trop et reste à la surface de tant de phénomènes ? Ce n'est pas le cas, même si CR écrit assez souvent que tel ou tel sujet mériterait une étude plus approfondie. Ce livre constitue un très beau tour d'horizon de la question de l'intensité.

Mais s'agit-il vraiment de l'intensité ? L'auteure a pris ses précautions en la définissant comme « la plus ou moins grande force associée à un message » (p. 13). Ceci explique pourquoi tant de phénomènes différents peuvent « entrer » dans cette définition. Cette approche très large pose problème à nos yeux : faute de définition plus précise, tout, ou presque, peut être considéré comme apportant de la force à notre discours, ou le contraire (atténuation). La force argumentative, est-ce vraiment de l'intensité ? Un *grand vin*, un *grand fumeur* sont-ce des expressions d'intensité, ou s'agit-il simplement d'une qualification intensionnelle (c'est-à-dire, une qualification de sèmes internes au substantif ; ces sèmes peuvent d'ailleurs être multiples et vagues : *goût, prestige*, etc. pour *grand vin* ; ou plus précis, comme dans un *grand fumeur*, qui fume *beaucoup de cigarettes*) ? Nous serions tenté de dire que l'on s'éloigne de l'intensité, telle qu'on

pourrait la définir plus rigoureusement : une quantification de la qualité (*une grande modestie*), que nous appellerions *gradation*, et une *intensité-qualité* (*froid intense, travail intense*) propre à une série limitée de substantifs, qualifiables par l'adjectif *intense*<sup>7</sup>. Dans une acception plus restreinte, *gradation* et *intensité* ne sont pas la même chose, mais à notre avis, on pourrait les regrouper sous le terme de *scalarité*.

La définition (très) large de l'intensité, quant à elle, nous mène pour ainsi dire à une sorte de ressemblance de famille, dont les éléments extrêmes (*un grand vin ; Ta gueule ! ; Apporte-moi un verre d'eau, sans renverser ; ☠️☠️☠️*) n'ont quasiment rien à voir les uns avec les autres, sauf peut-être la notion de *force* (présente dans la définition large, p. 13). Dans ce cadre, l'auteure aurait peut-être pu essayer de décrire le continuum entre les différentes expressions de cette *force*. Ceci aurait néanmoins demandé une autre structure, moins thématique, et aurait sans aucun doute rendu le livre plus technique, moins didactique, et peut-être moins lisible. Or, ce sont indéniablement sa clarté, la finesse des analyses, et son caractère très large qui constituent la force du livre de Clara Romero.

Jan Goes  
Grammatica (EA 4521), Université d'Artois  
goes.jan@wanadoo.fr

---

<sup>7</sup> L'auteure mentionne Georges Kleiber, « À la recherche de l'intensité », *Langue française*, 177, *L'intensification*, 2013, p. 63-76, mais ne traite pas en profondeur de cette distinction.